

**« Genghis Khan » d'Henry Bauchau:  
anatomie de la première mise en scène  
d'Ariane Mnouchkine en 1961**

**Anca SIMILAR**

PhD candidate, "Babeş-Bolyai University", Cluj-Napoca, Faculty of Theater and Film  
anca.similar@ubbcluj.ro

**Abstract: "Genghis Khan" by Henry Bauchau: Anatomy of Ariane Mnouchkine's  
First Stage Direction in 1961**

*"Genghis Khan" by Henry Bauchau holds an important place in the theater of the second half of the XXth century by becoming the first staging of Ariane Mnouchkine. Yet we replace the physical body with a "materia theatrali, digna spectaculo" where Genghis Khan will expose himself to the gaze of the anatomist. Just as each organ has a function, we will strive to isolate the elements to circumscribe the major galvanic functions and to separate the genesis and history. "Genghis Khan" extends into complex branches from psychoanalysis to the clash of civilizations, from great history to personal destinies, the game of tracks between digressions of archeology, anthropology, historiography, and we will place him in his dramatic reality, the sum of which is greater than its parts: "Is it Genghis Khan who enlarged the world ... Or is the world who enlarged Genghis Khan?" (Bauchau 1959,96).*

**Key words:** Ariane Mnouchkine; Genghis Khan; Henry Bauchau; Les Arènes de Lutèce.

## **I. Un théâtre de l'épopée.**

En 1954 quand j'ai écrit Genghis Khan je n'ai pas du tout pensé à l'œuvre de Claudel (*Tête d'or*)(...) j'ai voulu écrire une œuvre en prose. La chance a voulu que j'aie connu à ce moment un acteur français, Roland Jay, qui travaillait pour la Radio suisse romande et il m'a beaucoup aidé à donner une forme théâtrale à d'interprétations la pièce qui sans cela aurait été trop poétique. Genghis Khan est ma première œuvre en prose. Avant cela, depuis 1948, je n'avais écrit que des poèmes. La pièce a intéressé différents metteurs en scène mais vous connaissez la complexité du monde du théâtre parisien. Finalement c'est Ariane Mnouchkine qui a monté avec son Association d'Étudiants la pièce pour la première fois. Cela m'a heureusement préservé du succès car je n'étais pas préparé à ce moment-là à y faire face.

Millet-Gérard 2007, 183



Il précisera à la fin de sa vie cette « part sauvage » qui fut à l'origine de cette pièce de théâtre.

Alors soudain, j'ai eu besoin d'écrire une pièce de théâtre, *Gengis Khan*. Tout d'un coup, toute une part sauvage sortait de moi, mettant en cause les fondements de la civilisation. Quoique mes pensées réelles fussent en apparence tout autres, j'étais obligé de reconnaître que j'adhérais aux valeurs de Gengis Khan : une seule terre, un seul peuple, des hommes, des chevaux.

Landrot 2008, 26

La pièce de *Bauchau* se rattache au courant de l'épopée, où les personnages sont au cœur d'un choc des civilisations sur un temps long émaillé de guerre, de royaumes détruits, de destructions apocalyptiques, et de chevauchés infernales dans un monde nomade qui refuse de s'arrêter devant les murs des Grand royaume d'or de la Chine. Le thème de *Bauchau* appartient à la tradition des grandes pièces épiques de Shakespeare comme *Richard II* ou *Henri IV*.

Le futur conquérant, qui s'appelle encore *Temoudjin*, au début de l'acte 1, n'est qu'un jeune guerrier mongol querelleur et téméraire, « Je suis *Temoudjin* qui rit dans sa pauvreté et dans la gloire de sa jeunesse. » (Cinquième Tableau, scène 2). Il va cependant s'élever par une volonté sans limites jusqu'à devenir le roi des rois, le Grand Khan, destin exceptionnel qui fait de ce personnage l'une des plus grandes figures de l'histoire. Dans cette conquête du monde les cavaliers Mongols apparaissent comme une force atavique que rien ne peut arrêter : « Rien ne les arrête ! S'ils meurent de faim, ils ouvrent les veines de leurs chevaux, boivent du sang et repartent après avoir recousu la blessure. » (Sixième Tableau, Scène 1).

*Bauchau* dans un agencement en 8 tableaux nous fait vivre la lutte acharnée contre la réalité, le sacrifice, la joie, la cruauté, la perte, la victoire totale jusqu'au renoncement au rêve originel, au retour à l'origine, à la mort du héros à l'aube du rêve.

## **II. Vie de Henry Bachau**

Henry *Bauchau*, militant politique belge, poète, dramaturge, romancier, et psychanalyste, est né en 1913 à Malines. Dans les années trente, il étudie le droit à Louvain, vit une crise religieuse, lit les mystiques et se rapproche des royalistes et des jeunesse chrétiennes. Pendant la guerre, en juillet 1940, il fonde *Le Service des volontaires du travail pour la Wallonie (SVTW)*, une organisation similaire aux chantiers de jeunesse du régime du maréchal Pétain en France occupée. Ouvertement royaliste et chrétien le *SVTW* n'est pas a priori pro-allemand ou collaborationniste mais des liens se tissent avec les nationaux-catholiques de *Rex (Christ-roi)*, le mouvement de *Léon Degrelle*, et on sait que de nombreux *Volontaires* iront plus tard rejoindre les *Waffen SS* de la légion Wallonne en 1941, et *Bauchau* ne s'y opposera jamais et



invoquera même à ce propos la liberté du choix celle de « prendre attitude d'une façon personnelle », mais cette neutralité « aristocratique » face au nazisme, dont il feint d'ignorer le caractère criminel, lui sera, à juste titre, reprochée, même après avoir rejoint la résistance et le maquis de l'Ardenne.

Soupçonné de collaboration après la Libération, il échappera au procès civil et sera officiellement acquitté par un tribunal militaire plus tolérant. Il sera cependant durablement stigmatisé par la société civile, et en butte à de grandes difficultés financières, il finira par quitter la Belgique pour la Suisse. Il retrouve à Genève et Lausanne une diaspora de réprouvés de la seconde guerre mondiale : intellectuels, écrivains, techniciens, éditeurs ou dramaturges, poussée à l'exil par la répression contre les anciens collaborateurs avérés ou supposés. La plupart sont accueilli à bras ouverts par la confédération suisse qui a besoin de cerveaux pour préparer la modernisation du pays dans la nouvelle Europe qui s'annonce à l'aube des années 1950.

Bauchau fait référence à son mal être dans le poème *Le salut au soleil* : « La dépression te guette, elle est là. Tu as découvert ta vocation trop tard, tu n'y arriveras pas. C'est leur faute. Leur faute ! Ils ne m'ont jamais laissé le temps » (Bachau 2011, 18).

Il commence une psychanalyse avec Blanche Reverchon-Jouve, la femme du poète Pierre-Jean Jouve. Il publie à cette époque ses premiers poèmes qui seront rassemblés sous le titre *Géologie* (1958).

Il rencontre en Suisse un réfugié français arrivée en 1944, Roland Jay, issu des Chantiers de la jeunesse française (CJF), une organisation paramilitaire ayant existé de 1940 à 1944. Elle devait être un lieu de formation et d'encadrement de la jeunesse pétainiste. Roland Jay est un homme de lettres qui est à l'origine de la création du Théâtre 45 à Lausanne (1945-1947), auquel participe notamment le grand dramaturge suisse Charles Apothéloz. Il deviendra la première vedette de la télévision suisse en 1951, et aidera à introduire Henry Bauchau dans le monde littéraire et médiatique. C'est pendant son analyse avec Blanche Reverchon-Jouve, que Bauchau écrit le superbe poème *L'arbre de Gengis Khan* en 1950, comme si une voix intérieure hurlait, et faisait ressortir l'ombre, la force obscure originelle.

Il se lance dans l'écriture de *Gengis Khan* qu'il achève en 1955, et la pièce est publiée en 1960.

Il dédicace *Gengis Khan* à Roland Jay. À propos de sa collaboration avec une Ariane Mnouchkine débutante en 1961, Henry Bauchau déclarera :

Quand Ariane Mnouchkine a monté *Gengis Khan*, j'ai senti deux choses. D'abord, qu'elle était un génie du théâtre. Elle n'avait pas d'expérience, pas d'acteurs de qualité, et pourtant, à sa façon de regarder l'espace, j'ai senti que j'assistais à l'apparition d'un talent hors du commun. Ensuite, j'ai vu que c'était quelqu'un d'irréremédiablement engagé dans le sens du temps. Tout au long de sa carrière, elle a évolué, sans jamais cesser de faire des choses qui correspondaient au temps.

Landrot 2008, 27



Dans la scène 6 du Huitième tableau, Tchelou T'Saï en résonance à la vie de Bauchau répond à la question d'un Gengis Khan mourant.

Gengis Khan : Pourquoi m'as-tu servi ? Pour la Chine ?

Tchelou T'saï : Je ne sais plus...Les choses ont été plus fortes que moi. Peut-être suis-je un traître ? ...Je ne sais plus.

### III. Les sources historiographiques.

Du point de vue historique, la source principale d'Henry Bauchau semble avoir été René Grousset, qui venait de publier une version remaniée de *L'Empire des steppes* (1950).

L'échec militaire de l'invasion de l'Europe en 1240-41, avait montré que ces cavaliers des steppes n'étaient pas en mesure de contrôler les territoires hautement urbanisés et fortifiés de l'Europe sans oublier une géographie complexe de montagnes, de forêts, et de côtes escarpées peu adaptées à la logistique de l'armée mongole malgré les victoires presque systématiques, la destruction totale de Kiev, de la Transylvanie et de la Hongrie. Le danger Mongol écarté, à part quelques raids récurrents en Europe orientale, les princes européens vont s'affairer ensuite à rallier le Grand Khan contre l'Islam.

Le pape Innocent IV avait envoyé dès 1245, le franciscain Jean de Plan Carpin et le dominicain Ascelin de Lombardie. Le roi de France Saint Louis (IX), se lança ainsi dans le projet d'une alliance militaire contre les Arabes et envoya André de Longjumeau en 1249.

Le franciscain Guillaume de Rubrouck décrivait son entrée « [...] dans un autre monde », (Rubrouck 1983, 77), dans son *Voyage dans l'empire Mongol* (1259), lorsqu'il arriva à Karakoroum. Niccolò, Matteo, et Marco Polo, espions de Venise, firent deux voyages en 1260 et 1271, très certainement pour les mêmes raisons géopolitiques. Le pape Nicolas IV envoya en mission le dominicain Ricoldo da Monte Croce en 1288 et le franciscain Jean de Montecorvino en 1294. De nombreux rapports sur l'empire mongol affluent ainsi en Europe par l'intermédiaire des espions et ambassadeurs.

Jean de Plan Carpin et Marco Polo sont les sources principales les plus complètes qu'à pu consulter Henry Bauchau, mais des ouvrages moins connus étaient nonobstant accessibles.

*L'Histoire secrète des Mongols*, chronique de la fin du XIIIe siècle, raconte la vie et la légende de Les ouvrages généraux d'histoire hors les sources directes qu'a pu consulter Bauchau étaient limitées dans les années 1950/60 : *Barthold*, *Bouvat*, *Dequignes*, *Grousset*.

### IV. Les Arènes de Lutèce

Les Arènes de Lutèce de Paris où est présenté la pièce de Bauchau furent construites au Ier siècle, et sont à l'origine un amphithéâtre gallo-romain. Il s'agit d'un complexe hybride, de type « amphithéâtre à scène » ou encore « amphithéâtre-théâtre »,



comportant à la fois une scène pour les représentations théâtrales et une arène pour les combats de gladiateurs et autres jeux de l'amphithéâtre. La représentation de la pièce dans un amphithéâtre en plein air est déjà une révolution à l'époque car Ariane Mnouchkine s'affranchit ainsi de la puissante lourdeur de l'architecture ou le théâtre est à la fois un temple culturel soumis à des rituels et un espace administratif. L'intérêt de Mnouchkine pour un théâtre hors les murs sera un cheminement qui prendra forme avec sa compagnie du Théâtre du Soleil et dans la création de la Cartoucherie de Vincennes, actant cependant la contradiction en recréant, faute de mieux, des théâtres dans une forêt. L'intérêt pour un théâtre nomade est significatif et encore à l'œuvre dans la représentation de *Gengis Khan*, sa première pièce en 1961. Il faut cependant relativiser cette modernité d'un théâtre hors les murs, avec le retour à une tradition qui existait avec le théâtre itinérant du XVII<sup>e</sup> siècle, admirablement décrit dans son film *Molière* (1978), où elle relate les débuts du jeune Molière sur les routes de France. Le théâtre, historiquement, dès le moyen âge, fut d'abord un spectacle délivré dans des lieux temporaires, châteaux, places, marchés, foires, carnivals, avant que cela ne change avec la Renaissance. L'avant garde théâtrale proposée par Mnouchkine, s'inscrivait donc dans une radicalité plus traditionnelle, qu'elle ne fut comprise en son temps.

## V. Le livret

Cahier offert aux spectateurs lors de la représentation de 1961 aux arènes de Lutèce.

Le livret de la pièce est un cahier rouge de 12 pages avec le titre de la pièce et une citation de Mao Tsé Toung. Les deux premières pages sont réservés à 4 publicités. Un texte de présentation sur l'ATEP association théâtrale des étudiants de paris créé en 1959 dont Ariane Mnouchkine est présidente. Un théâtre pluri culturel ou un théâtre universitaire dans le sens où il porte l'universalisme dans le cadre de l'art théâtral. Un texte d'André Bauchau, intitulé la Chine intérieure. Il s'agit d'un texte de présentation de la dramaturgie dans un cadre eschatologique, qui pose les contradictions inhérentes entre deux visions du monde qui s'opposent, entre le projet nomade d'un monde sans entrave et la civilisation représentée sous la métaphore de « la Chine intérieure », et ce moment du *stupor mundi* ou Gengis Khan peut d'un seul geste ordonner le massacre de millions d'hommes et de femmes, et détruire à jamais le royaume du Roi d'or, son double opposé, archétype de la civilisation.

## VI. La Chine intérieure

La pièce de Bauchau se situe à ce moment charnière de l'histoire du monde et du destin personnel, celui de pouvoir réaliser le rêve originel des Mongols d'un empire universel de la steppe. Henri Bauchau ne cache pas son attraction pour l'ombre du Grand Khan et sa fascination pour la destruction et la naissance d'une ère nouvelle.



Mais à l'instar de Gengis Khan, il recule devant le prix de la destruction colossale, titanique et les millions de morts, qui opposent une limite ou le fil de l'épée rencontre la voix intérieure, et la supplique du roi d'or.

Toute la dramaturgie de Bauchau s'inscrit dans cette incertitude, sans que l'on sache vraiment si l'auteur prend lui-même parti pour l'un ou les deux camps, et qu'il accepte la dualité de son être de fureur et de sérénité, de la même manière que Gengis Khan, qui retient son bras pour laisser aux grands cycles une œuvre de destruction inévitable.

Cette Chine spirituelle exclut l'ombre et le barbare, elle ne prétend connaître que la lumière. Si l'ombre paraît, elle exige plus de lumière, et elle le paie par l'angoisse.  
Bauchau 1959,102

Les espoirs du Barbare sont insensés, ses projets criminels. Pourtant je dois reconnaître qu'en un point, le plus secret de moi-même, Gengis Khan-cette face aveugle, cette immense matière- me fascine.

Idem, 79

Face à l'attraction de l'ombre se dresse « la Chine Spirituelle », dont le personnage de Timour, le fidèle bras droit de Gengis Khan est le lien, celui qui ne cherche pas à éviter la contradiction, mais à la vivre, jusqu'à la mort.

## VII. Représentations de Gengis Khan.

Il existe plusieurs représentations picturales de Gengis Khan qui s'opposent par leur identification culturelle. Les artistes chinois ont souvent représenté le Grand Khan en sinisant à outrance son apparence physique et son style vestimentaire, le rendant aussi fidèle qu'il était possible, au miroir d'un monarque chinois, mais au visage laid de brute hirsute tel le « Portrait imaginaire de Gengis Khan » (Taipei, Musée national du Palais, XIV<sup>e</sup> siècle).

Pour les représentations occidentales comme Marco Polo arrivant à la cour de Kubilaï Khan, (Enluminure attribuée à l'atelier du maître de la Mazarine. *Livre des merveilles* ou *Dévissement du monde*, V. 1410-1412. Bibliothèque nationale de France, Paris.), le roi des rois ressemble à un monarque européen ceint d'une couronne d'or, manteau bleu doublé d'Hermine, et une barbe blanche bifide, ou l'exacte copie du père de Marco Polo à genoux qui rend hommage au suzerain.

Les iconographes perses représenteront les Mongols comme des guerriers iraniens, vêtus de soieries et porteurs d'armes damasquinées recourbées. En Inde, les Mongols seront arianisés en Maharadjah chevauchant des éléphants. Cette récupération culturelle, et l'exclusion du mode de vie nomade par les peuples colonisés n'avait pas échappé à la sagacité de Gengis Khan, d'après l'historien persan Rachid al-Din: « Nos descendants se vêtiront d'habits dorés, mangeront des mets gras et sucrés, monteront



d'excellents coursiers, presseront dans leurs bras les plus belles femmes et oublieront qu'ils nous le doivent. » ( al Din 1836, 96)

### **VIII. Le nomade: un corps en armes**

Une miniature au Musée Topkapi d'Istanbul, datant de l'époque du khanat perse Ilkhanide (1336-1390), représente un guerrier Mongol qui combat une chimère, selon les canons esthétiques de l'art persan influencés par la peinture chinoise. Il porte l'armement primitif typique des Mongols et l'épée droite, le petit bouclier rond en cuir, le carquois attaché à la ceinture avec le petit arc. Le guerrier de la miniature porte un casque en fer et cuir qui protège la nuque, ainsi qu'un gorgerin de mailles autour du cou, et une cuirasse longue en cuir bouilli qui protège les épaules et le bas du corps, en étant ouverte devant et échancrée dans le dos, pour protéger latéralement le haut des jambes lors des combat à cheval. Il porte en dessous de l'armure, une longue et ample tunique rouge en laine à la manière des légionnaires romains mais avec des manches longues, resserrées aux poignets.

### **IX. Le costume du roi des rois<sup>1</sup>**

Les costumes ayant une importance capitale dans la pièce de Bauchau, nous devons redéfinir le corps du roi car sa tenue vestimentaire nomade n'ayant que peu de ressemblance avec les spécificités vestimentaires chinoises peu adaptées à la vie à cheval. Il s'avère que les Mongols n'avaient pas une tenue vestimentaire différente de celle que pouvaient porter les Scythes, Sarmates, Taïfales, qui vivaient en Europe occidentale depuis l'empire romain. Gengis Khan, nous devons l'imaginer en guerrier mongol, de pied en cape, ce qui est un travail fondamental pour les épopées historiques en costumes. Les Khans mongols jusqu'à Gengis, étaient vêtus de leur tenue de cavalier pour leur dernier voyage. Le Grand Khan porte une barbe bifide dont chaque extrémité est entrelacée et nouée par des lanières de cuir à la manière scandinave. À ses côtés repose une masse d'arme, une épée droite, un fouet, et le petit arc composite recourbé, ainsi que le carquois d'équitation, coloré et décoré de scènes stylisée de chasse, avec ses nombreuses flèches. Gengis porte des grosses bottes aux semelle de cuir, en feutre bleu fourré de peau de mouton, à la fois pour résister aux grands froids et pour éviter que le pied ne glisse dans l'étrier. Son pantalon souple en cuir de cerf est graissé au beurre de yack, son torse est revêtu d'une cuirasse de cuir noir bouilli, composé de cinq parties amovibles, maintenues par des lacets, des rivets et des attaches en argent. Cette armure légère aux techniques de fabrication oubliées, trempée dans différentes mixtures de gélatine et de colles naturelles, avait une très grande résistance aux coups d'estoc et de taille. On la portait au-dessus d'une sous chemise de soie et un gilet de lin matelassé. Gengis portait un magnifique caftan en fourrure d'astrakan et imprégné d'une forte

---

<sup>1</sup>Il s'agit d'un surnom donné à *Gengis Khan*.



odeur de beurre, ainsi qu'une toque de loup gris, et une lance à crochet posée à ses côtés et un solide poignard khukuri recourbé. Il était allongé sur une peau de bouc en guise de couche et une couverture de laine épaisse pliée sous la nuque. La pierre turquoise, qu'il porte autour du cou, que l'on nomme en vieux turc : *gökçe munçuk*, est un pendentif pour contrer le mauvais œil, et son caftan est décoré d'une broche en or, joaillerie typique de l'art de la steppe en forme de cerf couché avec un lièvre sur le dos, dans le style ancien, des Scythes de la mer Noire. À côté de son corps est exposé son matériel de cavalier, ses étriers de fer sculptés dans la masse et damasquinés d'argent, ainsi que son pot de terre pour la cuisine utilisée pour cuire la marmotte sauvage de la steppe, la chèvre, le cheval ou le yak. Une outre de lait de jument est accrochée à la selle légère, mais aussi des lanières de bœuf cru, séchées à la mode tartare, au vent et au soleil, pour être consommée sans descendre du cheval. Un sac de cuir rempli de charbon et de terre servira à filtrer l'eau croupie ou marécageuse lors des expéditions militaires et un autre sac contient l'argol, ce mélange de crottin de cheval et d'herbe séchée qu'on utilise comme combustible.

Les enseignes mongoles qui entourent sa sépulture se composent d'un long mât, orné de cornes et de queues de chevaux ou de yacks, et couronné de l'emblème ou totem, en bronze, de la tribu. La bannière de Gengis Khan était celle du yak blanc à neuf queues et elle est entourée de ceux, rouges, frappés du soleil et du croissant de Lune, pareils aux étendards observés par Marco Polo, qui flottent au vent autour de Gengis Khan.

## **X. La langue de Gengis Khan**

Le vieux turc fut aussi désigné sous le nom turc ancien et était la langue de Gengis Khan. Cette langue turque attestée aux VII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles par les inscriptions et manuscrits des Köktürks et des Ouïghours. Elle appartient à la branche orientale des langues turques et n'est donc ni l'ancêtre direct ni du turc de Turquie (qui appartient à la branche méridionale des langues turques), ni de l'ouïghour moderne (qui dérive du tchaghataï).

Sumommé le livre des présages ou le livre des divinations l'Irk Bitig est le seul manuscrit complet en vieux-turc connu à ce jour. Il a été découvert dans les grottes de Mogao, à Dunhuang. Il s'agit d'un livre important de la religion tengriste que pratiquaient les Mongols du temps de Gengis Khan. Il fut rédigé dans l'alphabet de l'Orkhon, un alphabet runique emprunté au scandinaves et plus particulièrement aux Goths à partir du VI<sup>e</sup> siècle. La seule version de l'Irk Bitig est un manuscrit de la grotte de la bibliothèque de Dunhuang qui est conservé à la British Library (cote Or.8212/161).

## **XI. Tengri en l'empire universel.**

La pièce de Bauchau se concentre sur l'annexion des royaumes chinois mais les expéditions contre le monde arabe introduisent un élément d'universalité de la conquête mongole qui replace la puissance de Gengis Khan dans une géopolitique sans borne





d'un empire à la religion païenne ou Tengri, le terrible dieu du ciel éternel, asservit le dieu unique.

Les chroniqueurs arabes, malgré la tolérance religieuse des Mongols, considéraient avec effroi les conquêtes de Gengis Khan et Koubilai Khan, car ils y voyaient un tournant dans l'histoire de l'Islam car pour la première fois la *Nation islamique des Croyants*, (*l'Ummat Islamiyya*), née en 622 avec la Constitution de Medine, se trouvait assujettie à un souverain non musulman. L'expansion politique de l'Islam se trouva ainsi stoppé par le fils du ciel, adorateur de Tengri, être suprême du paganisme nomade.

Ce ressentiment envers les Mongols se retrouve chez le ouïgour Mahmoud de Kashgar, qui a écrit au XI<sup>e</sup> siècle un verset sur les Mongols impies : « Les Infidèles - Que Dieu les détruise ! ». (Kashgar 1982, 89)

Il faudra attendre la victoire des Mamelouks d'Egypte contre les Mongols à la bataille d'Aïn Jalut le 3 décembre 1260, entre Acre et Jerusalem, pour que les portedrapeaux de l'Islam expansionniste, reconstituent provisoirement le califat qui sera définitivement détruit par les victoires des Turcs Ottomans dès les années 1300. À la chute des byzantins de Constantinople en 1453, les Ottomans inaugurent une nouvelle ère hégémonique avec un empire des Roumis, ou Romains d'Asie, aux caractéristiques politico-religieuses empruntées à la fois à la Rome antique et à l'empire de Gengis Khan.

Dans cette aire Ottomane étendue de l'Europe à la Chine, la religion officielle est un Islam impérial et théoriquement protecteur des différentes religions et peuples qui composent un Empire qui ne se confond plus avec l'Oumma. Cet empire successeur de celui des hordes mongoles, est offert au sultan ottoman, mais il est totalement opposé aux conceptions des dernier zéloteurs de la constitution de Medine. Cette utopie islamiste est toujours entretenue avec ferveur par des théologiens fous de Dieu, excentriques et martyrs, et disséminée en secret par des sectes rigoristes qui professent le messianisme du Califat perdu, à travers les maquis, montagnes et autres déserts inhospitaliers depuis l'Arabie sauvage, l'Afrique, et les confins d'Asie du Sud-Est. Le Califat détruit par les Ottomans, renaîtra brièvement sous le nom d'état islamique en Syrie et Irak, entre 2014 et 2019, montrant si besoin est, que la pièce de Bauchau, était déjà à la croisée des chemins d'une histoire du temps long ou le personnage de Gengis Khan n'en finit pas d'irriguer le flux des causes et des effets.

## **XII. La salutation au soleil**

Depuis son poème la salutation au soleil, Bauchau ne cesse de revenir à cette posture qui fut idéalisée par les partisans du Lebensreform en Allemagne et plus particulièrement le peintre Fidus dans sa peinture *Liechtgebet* (*Invocation à la lumière*), de 1913. On retrouve la Salutation au Soleil dans les années 1920, en Russie chez le baron Ungern von Sternberg qui rêve de recréer l'Empire Mongol, mais aussi dans le mouvement conservateur völkisch et la mode de l'Inde et du yoga qui se développe chez



les armanistes de Guido von List et les partisans de l'aryanisation de la société allemande. Bauchau était conscient que cette « salutation » était le rituel fondamental de la religion des Mongols de Gengis Khan. Gmelin (1733-1743) dit à ce propos que « le soleil est l'objet de leur vénération » et « qu'ils croient en un Dieu et l'honorent en se tournant vers le soleil tous les matins et en prononçant avec ferveur cette prière : « ne me tue pas ». (Gmelin 1751-1752, 85), Brand, envoyé du Tsar auprès de l'empereur de Chine en 1692-1694, remarque que les Tatars du lac Baïkal: « adorent le soleil devant lequel ils se prosternent ». (Gmelin 1751-1752, 150 )

*L'Histoire secrète* (Siki-Ouduqu 1994, 234) qui constitue une source unique pour la connaissance des croyances religieuses des Mongols raconte comment Gengis Khan, qui a échappé à de grands dangers, se réfugie sur la montagne sacré Burqan Qaldun, et déclare, en saluant le soleil : « Chaque matin je sacrifierai au Burqan » (Siki-Ouduqu 1994, 111).

### **XIII. L'orient de l'âme et sa contradiction**

Gengis Khan, dans la dramaturgie de Bauchau, se révèle le miroir des contradictions de l'auteur au tribunal de l'histoire. Bauchau se considère comme un réprouvé pour avoir choisi l'ombre, le chemin périlleux incarné par Gengis Khan, mais il a conscience d'être revenu à la lumière par la poésie et la littérature. Mais sur un plan plus métahistorique la pièce de Bauchau plonge dans la psyché de l'Europe, dont Gengis Khan en est la figure historique, légendaire, mythique, paradoxalement proche de nous, jusque dans le dualisme psychanalytique de l'auteur.

Herman Hesse dans son *Traité du loup des steppes* définissait le réprouvé ou l'outsider comme possédant deux âmes, celle de dieu et du diable, transfigurées à l'époque moderne par la vie bourgeoise opposée à l'instinct, et son fameux loup des steppes qui renvoi indiscutablement au loup bleu, au loup mongol et à la figure tutélaire du grand Khan. Le nomade Gengis Khan change au terme de son voyage. Il commence sa vie par la salutation au soleil, et au terme de son œuvre, il plonge dans les eaux d'un Jourdain des steppes, un baptême barbare, sous le regard de Tengri, pour devenir sa propre contradiction.

L'œuvre d'Henry Bauchau se confronte toujours au voyage initiatique cher à la littérature allemande et plus précisément à celle de Hesse. L'espace littéraire du Bildungsroman est souvent une géographie incertaine, indéterminé, aléatoire à travers les steppes utopiques ou les cités de la Chine intérieure, le voyage en Orient (*Die Morgenlandfahrt*, 1932) les expéditions guerrières, le pèlerinage ou la dérive urbaine.

L'imaginaire guerrier, la destruction et les armées en marche, s'inscrit dans une expérience intérieure où les deux conflits mondiaux, font partie de l'image du monde de Bauchau. Cette fascination pour la violence est aussi le moteur créatif du poète, qui reprend ici l'esprit des sirventès des troubadours du moyen âge, dont le plus significatif est la fureur poétique de Bertran de Born (v. 1140 – v. 1215). Il n'y a donc aucune



altérité culturelle entre l'appétence de la violence chez le chevalier occitan et les rêves de destruction du Grand Khan.

Cette filiation est avérée avec les figures récurrentes du chevalier et de l'archer à travers la poésie de Bauchau, mais l'homme d'armes idéalisé est aussi le point de rupture ou les meurtriers « tueurs de louve » avec leurs « torsos maigres d'assassins » prennent le dessus sur la poésie de l'amour courtois, cette contradiction inhérente de la chevalerie occidentale conduit Dante à placer Bertran de Born, la tête coupée entre ses mains, dans le chant XXVIII de l'*Enfer* :

Je vis, dis-je, et je crois que je le vois encore,  
 Dans le triste troupeau que la fosse dévore,  
 Spectacle horrible ! un corps sans tête s'approcher.  
 Il marchait en tenant ainsi qu'une lanterne  
 Sa tête dans sa main ; du fond de la caverne  
 La tête regardait criant : hélas ! vers nous.

C'est ici que la culpabilité, les temps sombres, le chien noir des cauchemars, viennent s'opposer à « la Chine intérieure », ce concept utopique, vraisemblablement proche de L'orient de l'âme de Pierre Jean-Jouve. Cet « orient » cette promesse du pays du soleil levant, n'est pas une géographie, mais un territoire imaginaire, le lieu poétique par excellence où le renouvellement spirituel est possible, mais cette Agharta de l'esprit, ne peut exister qu'à travers le passage, la métaphore du « pont » chère au psychanalyste Jung, à travers les chemins sombres vers le renouveau spirituel. La géographie effective est doublée d'une carte symbolique, onirique et psychologique.

Au crépuscule de sa vie, le grand cavalier nomade Gengis Khan, saisi par le désespoir après la mort de son fidèle Timour, devint symboliquement l'aigle mongol tombé du ciel, en proie aux tempêtes et vents contraires, aux flèches, dont la plus mortelle est le temps, *tempus fugit*, et des forces inconnues, ces lois impénétrables qui gouvernent le destin des hommes. Ce chemin inverse du rêve de liberté et de gloire, ou l'inéluctable chute de celui qui s'élève au firmament et dont le rêve devient l'instrument de sa perte.

Pourtant au terme de sa vie, c'est par une étrange inversion des valeurs que Gengis Khan exhorte son successeur à oublier la Chine et à aller vers l'ouest car « Au bout de la course du soleil, l'océan cache un nouveau monde... » (Huitième Tableau, scène 5), mais il comprend que son rêve sera finalement porté, non par ceux des siens qui partiront vers cette Chine à conquérir, mais par ceux qu'il n'avait pas pu conquérir : « Les hommes blancs s'en iront seuls à la poursuite du nouveau monde. » (Huitième Tableau, scène 5).



## BIBLIOGRAPHIE

- AGUET, Joël : Roland Jay, 2005, in : KOTTE, Andreas (Ed.) : *Dictionnaire du théâtre en Suisse*, Chronos Verlag Zurich, vol. 2, p. 920.
- BARTHOLD, Wilhelm, 1945, *Histoire des Turcs d'Asie Centrale*, tr. par Mme M. Donskis, Paris : [s.e].
- BAUCHAU, Henry, 1989, *Gengis Khan*, Actes Sud-Papiers.
- BAUCHAU, Henry, 2011, „Le salut au soleil”, reproduit dans la revue *Phœnix* numero 2 : Henry Bauchau. Dépôt légal : avril 2011, ISBN : 978-2-919638-01-7
- BEJCZY, István, 2011, *La Lettre du Prêtre Jean, une utopie médiévale*, Paris, Imago.
- BOUVAT, Lucien, 1926, Essai sur la civilisation timouride, *Journal Asiatique*, Paris , CCVIII.
- BOUVAT, Lucien, 1927, *L'Empire Mongol* (2e phase), Paris, E. de Boccard.
- BOUVAT, Lucien, 1941, *L'Empire Mongol* (1re phase), Paris, E. de Boccard.
- BOUVAT, Lucien, 1949, *L'Empire du Levant : histoire de la Question d'Orient* 2e éd. Paris, Payot.
- COLLECTIFF, 1968, *Les Grands de tous les temps : Gengis Khan*, Paris, Dargaud Editeur.
- DEGUIGNES, Joseph, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols et des autres Tartares occidentaux, ouvrage tiré des livres chinois*, 4 vol., Paris, 1756-58.
- DIN, Rashid al-, 1836, *Histoire des Mongols de la Perse* : Introduction et Histoire de Houlagou-khan, Paris, Imprimerie royale, traduction en français par Étienne Marc Quatremère d'une partie du *Jami al-tawarikh*.
- ECO, Umberto, 2013, *Histoire des lieux de légendes*, Paris, Flammarion.
- GMELIN J. G., 1751-1752, *Reise durch Sibirien von dem Jahr 1733 bis 1743*, 4 vol., Göttingen : Verlegts Abram Vandenhoecks seel..
- GROUSSET, René, 1939, *L'Empire des steppes. Attila, Gengis-Khan, Tamerlan*, Paris, Payot.
- HESSE, Hermann Hesse, 1927, *Der Steppenwolf*, Suisse, S. Fischer Verlag.
- HOWORT, Henry Hoyle, 1876-88, 1927, *History of the Mongols, from the 9th to the 19th cent.*, 4 vol. avec supplément. London: Longmans, Green & Co..
- HUC, R.-E., 1961, *Souvenirs d'un voyage en Tartarie*, tome I., Paris, Le livre de poche.
- KASHGAR, Mahmoud al, 1982-1985, *Compendium of the Turkic dialects (Dīwān Lugāt at-Turk)*, Harvard, edited and translated with introduction and indices by Robert Dankoff and James Kelly. Turkish Sources VII. Part I-III. Harvard University Printing Office
- LANDROT, Marine, 2008, Henry Bauchau, “enfant rieur” de 99 ans, est mort (2012), entretien du 4/7/, *Télérama*, Paris.
- MILLET-GÉRARD, Dominique, [s.a.]. Gengis Khan d'Henry Bauchau et Tête d'Or de Paul Claudel. In : Henry Bauchau : Écrire pour habiter le monde Saint-Denis. Lettre inédite d'Henry Bauchau à Dominique Millet-Gérard du 22 février 2007



- in *Presses universitaires de Vincennes*.2009 [consulte le 13 avril 2021].  
Disponible à l'adresse : <http://books.openedition.org/puv/312>>.
- MINORSKI, Vladimir, 1933, *La Perse au XV siècle entre la Turquie et Venise*, Paris, Publ. de la Soc. des Études Iraniennes 7.
- NEWBY, Eric, 1985, *A book of travellers 'tales*, London, Picador.
- OHSSON, Abraham Constantin Mouradgea d',1852, *Histoire des Mongols depuis Tchinguiz-Khan jusqu'à Timour Bey ou Tamerlan*, 2e éd., 4 vol. Amsterdam, Frederik Muller.
- OZANAM, Frédéric, 1838, *Essai sur la philosophie de Dante*, Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris.
- PELLET, Eric, 2008, Gengis Khan : problèmes de dramaturgie, Université de Paris XII - Val de Marne, *Revue internationale Henry Bauchau – L'écriture à l'écoute* – n° 1.
- PELLIOT, Paul, 1950, Les Mongols et la papauté, *Revue de l'Orient Chrétien*, Paris, 3e série, vol. XXIII (1922-2023), XXIV (1924) et XXVIII (1931-1932). Notes sur l'histoire de la Horde d'Or.
- PLATT, Colin, 1981, *Atlas de l'homme médiéval*, Paris, Seuil.
- POLO, Marco, 1983, *Véridiques Mémoires de Marco Polo (Le livre des Merveilles du Monde)*, propos recueillis en 1298 par Rusticien de Pise, traduit de l'ancien français en 1983 et adapté par Michel Friedman, Éditions J'ai Lu.
- ROUX, Jean-Paul, 1979, Les astres chez les Turcs et les Mongols. In : *Revue de l'histoire des religions*, tome 195, n° 2., pp. 153- 192.
- RUBROUCK, Guillaume de, 1983, *Voyage dans l'empire mongol 1253-1255*, Paris, trad. et commentaire Claude et René Kappler, Payot
- SIKI-ODUQU, 1994, *Histoire secrète des Mongols*, a été écrit pour la famille des Grands Khans mongols quelque temps après la mort de Genghis Khan, en 1227. Il a originellement été écrit en écriture ouïgoure du mongol Roberte N. Hamayon (Préface), Marie-Dominique Even (Traduction), Gallimard.
- SPULER, B., 1981, *Les Mongols*, Paris, Histoire Payot.